

# Le libertaire

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE  
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Adresser tout ce qui concerne  
l'administration à LECOIN

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'EXTRÉMÉTÉ :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 12 fr.
Six mois . . . 5 fr.	Six mois . . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer  
un milieu social qui assure à chaque  
individu le maximum de bien-être et  
de liberté adéquat à chaque époque.

Adresser tout ce qui a trait  
à la rédaction à NADAUD

## « LE FRONT UNIQUE DU PROLÉTARIAT »

Autres temps, autres mœurs. Ce ne sont plus des ordres qui nous viennent de Moscou, aujourd'hui à l'égard du prolétariat, mais des suggestions, des conseils... amicaux.

A un mois de distance, l'Exécutif de l'Internationale Communiste a changé de ton envers nous; on ne parle plus de condamner ou de mépriser les anarchistes et les syndicalistes intégraux, mais on fait appel à eux pour « serrer les rangs », faire « tomber les barrières » et créer le front unique du prolétariat avec « les communistes et les socialistes-démocrates ».

Les social-démocrates c'est-à-dire, Jean Longuet et ses troupes, Paul-Boncour et ses fidèles... Ah! que le temps est loin pour Zinoviev, des 21 conditions et des excommunications majeures!

D'autre part, un télégramme de Boris Souvarine à l'Humanité communique le texte intégral d'un nouveau radio de Lozovski à Oudegeist.

Les syndicats révolutionnaires français ont déclaré leur volonté de ne pas plus adhérer à l'Internationale de Moscou qu'à celle d'Amsterdam. Mais ça ne fait rien, on leur fait la grâce de s'occuper d'eux quand même. On a l'inéfable bonté d'imposer une médiation, un arbitrage, une autorité souveraine à des organisations qui ne cessent de les refuser. Ces secrétaires généraux, dans leur respectif souci de maintenir leurs titres et leurs fonctions s'envoient des radios et se promettent des missions imaginaires, afin de se prouver réellement une raison d'être que leur dénie la classe ouvrière.

Cela commencerait à devenir rigolo, si nous n'avions l'inquiétude de voir ces travaux d'approche coïncider avec d'autres pourparlers d'ordre diplomatique.

Lénine est sur le point de se rencontrer avec Briand et des ministres de l'Entente. Moscou veut faire la paix avec le capitalisme international. Le communisme capitaliste, mais les « bolchevistes » resteront au pouvoir. Le commerce individuel et la propriété privée seront rétablis et protégés, mais le gouvernement russe aura droit de veto dans l'Internationale capitaliste qui s'occupe des Nations, ses événements s'enchaînent et peuvent être représentés par des équivalences.

Jouhaux = Briand  
Lozovski = Lénine  
Lénine = Lozovski  
Briand = Jouhaux

Et l'ensemble de ces opérations formera le front unique du Proletariat.

Cela n'est pas mal joué, convenons-en. C'est de l'excellente politique où l'on voudrait bien nous entraîner, bon gré, mal gré. Mais ça ne prend pas.

L'Union sacrée pour l'amour de la Démocratie ne rapporte pas plus aux prolétaires que l'Union sacrée pour l'amour de la Patrie.

Le front unique du Proletariat, cette volte-face aussi subite qu'habille d'un gouvernement renonçant à la manière dictatoriale la plus rude pour tomber dans l'opportunité le plus simple? Le front unique de la révolution cette complicité conseillée avec tous les politiciens de la plus lâche collaboration de classe et tous les valets de l'Etat pourgeois! Allons donc, c'est « l'affront unique du Proletariat » qu'il faudrait dire!

Les politiciens feront tout ce qu'ils voudront chez eux! C'est leur affaire et Souvarine, Leriot, Cachin pourront tomber dans les bras de Renaudel, de Longuet et d'Albert Thomas, sous la double bénédiction de Lénine et de Briand, cela ne nous étonnera pas nous indignera. En politique tout est possible et tout arrive à se justifier.

Mais pour nos syndicats ? bas les pattes!

Il n'y a pas d'ordres, ni de conseils, ni de machinations, ni de « combinaisons » machiavéliques qui tiennent sur le terrain ouvrier. Les prolétaires ne se laisseront pas plus « guider » par la ruse que par la violence. Ils savent faire leurs affaires eux-mêmes et choisir l'heure de la bataille ou celle du repos, sans avoir besoin des « radios » d'un lointain quartier général politique. Ils se souviennent encore des fiers paroles de Fernand Pelloutier : « Proscrits du Parti, parce que, non moins révolutionnaires que Vallant et que Guesde, aussi résolument partisans de la suppression de la propriété individuelle, nous sommes en outre ce qu'ils ne sont pas : des révoltés de toutes les heures, des hommes vraiment sans dieu, sans maître et sans patrie, les ennemis irréconciliables de tout despotisme, moral ou matériel, individuel ou collectif, c'est-à-dire des lois et des dictatures (y compris celle du prolétariat) et les amis monstrueux de la culture de soi-même (1). »

Les syndicalistes sont libertaires. Ils ne permettront pas qu'au nom des travailleurs en crée de nouvelles formes d'autorité et d'oppression. Ils ne permettront pas non plus qu'on les entraîne par leurs organisations à des compromis et des compliqués avec les gouvernements bourgeois.

Lénine veut traîter avec Briand? Tout à son aise, mais qu'il le fasse seul, au lieu de chercher à entraîner dans sa danse politique les exploitants du monde entier.

Quant à Lozovski, il veut se rencontrer avec Jouhaux, il devra se contenter d'un tête-à-tête. Nous n'assisterons pas à ces escarmouches auxquelles il nous convie en son dernier radio. Les syndicalistes révolutionnaires sont unitaires. Mais ils croient justement que l'unité du Proletariat peut se réaliser par la force par le front.

LA BASE URGAINE DU PROLETARIAT,

F. Pelloutier, Le Congrès général du Parti français, p. VII.

voilà notre formule. En bas, tous exploités, tous douloureux, tous révoltés ou en puissance de révolte. Tous solidaires. Tous ensemble contre l'autorité capitaliste, contre l'Etat — dans le syndicalisme et par le syndicalisme seulement.

Et si nous ne pouvons plus supporter à la tête des organisations ouvrières les hommes de la rue Lafayette, c'est, encore une fois, que nous nous souvenons de Fernand Pelloutier quand il définissait le rôle des militants : « Puis de toute ambition, produites de nos forces, prêts à payer de nos personnes sur tous les champs de bataille, et, après avoir

rossé la police, bafoué l'armée, reprenant, « impossibles, la besogne syndicale, obscure, mais féconde. »

La base unique du Proletariat!

André COLOMER.

## Sacco et Vanzetti sont toujours en danger

Dans notre numéro de l'avant-dernière semaine, le camarade Descarsin jetait le cri d'alarme en faveur des deux innocents que la haine tenace de la justice américaine tient toujours dans ses griffes. Les nouvelles qui nous viennent d'Italie et d'Amérique nous apprennent, en effet, que la vie de Sacco et Vanzetti est aussi sérieusement menacée qu'elle l'était avant le 1<sup>er</sup> novembre.

Les juges d'instruction Webster Tayer et Kalzmann ont refusé la revision du procès des deux anarchistes italiens, revision demandée par leurs avocats. Il ne reste plus à ces derniers que la ressource d'en appeler à la Cour suprême des Etats-Unis. Il ressort maintenant clairement que la sentence de mort ne fut différée qu'en vue d'apaiser la colère managante et agissante du prolétariat mondial. On temporaire pour laisser passer la tempête. On escomptait et on espérait encore la lassitude de tous les travailleurs qui dans un bel état de fraternité internationale ont protesté contre l'ignoble condamnation. La justice américaine espère, en faisant trainer le procès, que l'agitation s'atténue de plus en plus. Quand elle la croira apaisée, elle accomplit sournoisement son crime en livrant au bourreau les deux propagandistes d'un idéal de beauté et de bonté.

Il ne faut pas que cela soit. Sacco et Vanzetti ne doivent pas être abandonnés aux griffes capitalistes; nous nous devons de les rendre à leur famille, à leurs amis, à la liberté, à la vie. En Amérique et en Italie, des meetings de protestation ont lieu un peu partout. La classe ouvrière se dépense pour la libération de deux des siens et des meilleurs. La presse sincèrement révolutionnaire mène inlassablement le beau et utile combat. *Umanita Nova*, *L'Avanguardia Anarchico*, *Il Vespro Anarchico*, *Il Proletario di Chicago*, et bien d'autres journaux d'avant-garde avertissent, dans de pressants appels, les travailleurs de tous les pays qu'il est plus que jamais indispensable de protester contre le crime qui ne peut se perpétrer que par la lâcheté de tous.

A l'œuvre donc pour sauver deux innocents ! Tout le prolétariat sans distinction de doctrine, de nuance et de parti doit se lever et crier son indignation jusqu'à les sortir de leurs grottes. Le peuple révolutionnaire de Paris ne peut oublier son passé et se faire, par son silence, le complice d'un verdict de classe. Qui songe qu'à Boston la cause de Sacco et Vanzetti a ému même des bourgeois, tant elle est juste. De nombreuses personnes, parmi les quelques une « riche dame » de Brooklyn, Mme Glendower Evans, se sont intéressées au monstrueux procès et ont pris fait et cause pour les deux victimes du capitalisme d'outre-Atlantique. Qu'il se rappelle que durant ce procès treize témoins furent cités par l'accusation pour reconnaître en les inculpés les occupants de l'automobile qui servit pour commettre l'assassinat et le vol de quinze mille dollars à South-Brainer. Aucun d'eux ne put positivement accuser Sacco et Vanzetti et leurs contradictions aménées par les questions précises de la défense, démontrent leur mensonge flagrant. Un des plus importants témoins de l'accusation, Neal Schelley, qui avait assisté à l'assassinat pour lequel Sacco et Vanzetti furent condamnés, affirma avoir vu deux malandrins monter sur une automobile après le meurtre, mais ajouta qu'il ne pouvait dire absolument qu'il reconnaissait ces malandrins en Sacco et Vanzetti. Il le croyait seulement. La déposition de Neal contribua cependant en grande partie à faire condamner nos deux camarades. Un autre témoin de l'accusation, James E. Bostock, qui déclara se trouver près des meurtriers, fut confronté avec plusieurs individus parmi lesquels Sacco et Vanzetti, et il ne put se prononcer. Deux femmes, Mary Eva Spaline et Frances Devlin, qui d'une fenêtre assistèrent à l'attentat, accusèrent Sacco et Vanzetti, mais il fut prouvé, clair comme le jour par la défense, que ces deux femmes ne pouvaient avoir vu les deux assassins.

On emprisonna ou on fusilla les quelques individualités qui, bravement, refusèrent de participer à la tuerie. On interdit toute parole, tout écrit contraire à la vérité officielle.

On emprisonna ou on fusilla les quelques individualités qui, bravement, refusèrent de participer à la tuerie. On interdit toute parole, tout écrit contraire à la vérité officielle.

On emprisonna ou on fusilla les quelques individualités qui, bravement, refusèrent de participer à la tuerie. On interdit toute parole, tout écrit contraire à la vérité officielle.

On emprisonna ou on fusilla les quelques individualités qui, bravement, refusèrent de participer à la tuerie. On interdit toute parole, tout écrit contraire à la vérité officielle.

On emprisonna ou on fusilla les quelques individualités qui, bravement, refusèrent de participer à la tuerie. On interdit toute parole, tout écrit contraire à la vérité officielle.

On emprisonna ou on fusilla les quelques individualités qui, bravement, refusèrent de participer à la tuerie. On interdit toute parole, tout écrit contraire à la vérité officielle.

On emprisonna ou on fusilla les quelques individualités qui, bravement, refusèrent de participer à la tuerie. On interdit toute parole, tout écrit contraire à la vérité officielle.

On emprisonna ou on fusilla les quelques individualités qui, bravement, refusèrent de participer à la tuerie. On interdit toute parole, tout écrit contraire à la vérité officielle.

Vingt-huit témoins qui se trouvaient sur les lieux des faits déclarèrent ne pouvoir reconnaître Sacco et Vanzetti comme les criminels.

Que le peuple révolutionnaire de France sache aussi de quelle façon la justice américaine s'en est prise pour « identifier » les auteurs de l'attentat de South-Brainer. Ayant appris de certains témoins du drame leur signalement exact, elle affubla nos deux malheureux camarades d'un accoutrement de ce qui lui fut dépeint. Ainsi travestis Sacco et Vanzetti furent mis sur une automobile semblable à celle dont se servirent les « malandrins » et ils furent conduits à travers les principales rues de Bridgewater, South-Brainer, Dedham et Milford. Dans chacune de ces localités Sacco et Vanzetti furent contraints à s'exhiber. Voilà comment on les identifia avec les véritables auteurs de l'attentat.

Sacco et Vanzetti sont innocents. Ce serait à la honte de l'humanité d'avoir permis contre eux une quelconque condamnation.

Quant à nous libertaires, nous sommes décidés à crier toute notre indignation, tout notre dégoût et à protester de toutes nos forces contre le crime infame qui est en train de se consumer. Pour la libération de Sacco et Vanzetti nous luttions inlassablement.

Prolétaires de France à l'œuvre une deuxième fois pour enfin sauver Sacco et Vanzetti.

a prouvé ses sentiments généreux et humains. A l'atelier, à l'usine, au bureau, tout travailleur doit révéler l'affaire Sacco-Vanzetti dans toute son honneur et son ignominie. Tous les journaux d'avant-garde de Paris et de province se déjoueront s'ils ne s'intéressent pas au drame.

Il échoit de la formidable « Voix » le courant vers les espoirs ou les appréhensions que leur verseront tout à tour les émouvantes périodes de l'incomparable « Tragedie », les peuples se passionnent, d'assouvir les faits malveillants à la rigidité de leur doctrine ; ces présomptions se maintiennent alors que, malgré l'ingénierie prouvée que, seuls, ils sont possesseurs des méthodes de combat qui s'adaptent aux nécessités de l'heure.

Depuis lors, la preuve est faite — preuve d'autant plus décisive qu'elle procède d'événements plus graves — que ce sont eux qui n'apprennent rien des faits, eux qui font le rêve insensé de conditionner les circonstances d'après leur conception, eux qui sont d'inéfables « doctrinaires ».

La preuve est faite aussi que l'anarchisme n'a pas révisé ni sa doctrine, ni ses méthodes, ni son action, puisque sans cesse et dans les occurrences les plus décisives, les faits viennent confirmer la justesse de sa doctrine, l'efficacité de ses méthodes et la rectitude de son action.

tant d'être des réalistes et d'alimenter leurs conceptions aux sources mêmes de l'expérience ; ces imprudents et ces impudents ont souvent répété que les anarchistes n'apprenaient rien des événements et qu'ils sont incapables d'incorrigibles doctrinaires ; ils ont fréquemment prétendu que les anarchistes regardent, en mépris des réalités et des enseignements qu'elles comportent, d'assouvir les faits malveillants à la rigidité de leur doctrine ; ces présomptions se maintiennent alors que, malgré l'ingénierie prouvée que, seuls, ils sont possesseurs des méthodes de combat qui s'adaptent aux nécessités de l'heure.

Depuis lors, la preuve est faite — preuve d'autant plus décisive qu'elle procède d'événements plus graves — que ce sont eux qui n'apprennent rien des faits, eux qui font le rêve insensé de conditionner les circonstances d'après leur conception, eux qui sont d'inéfables « doctrinaires ».

La preuve est faite aussi que l'anarchisme n'a pas révisé ni sa doctrine, ni ses méthodes, ni son action, puisque sans cesse et dans les occurrences les plus décisives, les faits viennent confirmer la justesse de sa doctrine, l'efficacité de ses méthodes et la rectitude de son action.

SEBASTIEN FAURE.

## Contre deux extraditions

Des rumeurs d'une extrême gravité viennent encore augmenter notre inquiétude sur le sort de nos compagnons de souffrance : Louis Nicolau et sa compagne Joaquina Conception, incarcérés en Allemagne.

Il est sérieusement question de ramener aux sbires de l'infame gouvernement espagnol ce couple de révolutionnaires. Si cela se produit nous pouvons d'avance affirmer que leur combat est bon. Et nous pourrons, hélas ! ajouter leurs noms à celle-là de compagnons qui ont été assassinés pour avoir prêché la fraternité universelle.

Néanmoins, nous gardons un vague espoir que cette nouvelle n'est pas exacte ; car, si les faits la confirment nous pourrions nous écrier sans aucun doute que l'Internationale n'est qu'un fantôme qu'agitent des charlatans.

Un début de cette triste affaire nous écrivent que par une action énergique les syndicalistes révolutionnaires allemands parviendront à faire rendre à la liberté Louis Nicolau et Conception Joaquina, qui ont été arrêtés arbitrairement puisqu'ils n'ont rien commis de répréhensible en Allemagne et qui ne sont poursuivis en Espagne que pour un « crime » politique. Les révolutionnaires allemands semblent n'avoir pas accompli tout leur devoir à l'égard de ces deux camarades. Comme tout n'est pas perdu — que Nicolau et Conception Joaquina sont toujours en Allemagne — le prolétariat allemand peut encore les sauver ; mais qu'il se fasse.

Quant à nous, révolutionnaires de part d'efforts pour la libération de nos deux amis et pour le respect du droit d'asile.

E. GAUCHO.

## AUX ANARCHISTES DE LA RÉGION PARISIENNE

Samedi prochain, 14 janvier, à 20 h. 30, salle Pelloutier, Maison des Syndicats, 8, avenue Mathurin-Moreau (métro Gambetta), assemblée générale de l'UNION ANARCHISTE.

A l'ordre du jour : Compte rendu du congrès anarchiste international, Attitude du LIBERTAIRE et des anarchistes vis-à-vis des C. S. R. Réorganisation de l'U.A. et questions diverses.

Les sujets à traiter sont pressants et sérieux, aussi prions-nous les camarades d'être sans faute au rendez-vous, samedi prochain.

## Pour prendre date

## Jne semaine de propagande

Le récent Congrès Anarchiste, dans la journée du 27 novembre 1921, a voté la résolution suivante.

Le Congrès estime que si le mouvement anarchiste ne possède pas sur les masses populaires une influence proportionnée au nombre et à l'activité des ses militants, c'est parce qu'il ne dispose pas suffisamment de cette force incomparable de propagande et de pénétration qu'est la Presse.

Il insiste avec force auprès de tous les groupements de province pour que notre presse locale et régionale prenne une extension de plus en plus grande et que des journaux soient créés partout où un noyau de militants est en état de faire.

Il demande aux camarades de répandre par tous les moyens : abonnements et vente au numéro, les organes généraux de notre doctrine, tels que : Le Libertaire et Revue Anarchiste.

Nos camarades ont eu raison : 1<sup>e</sup> d'avouer publiquement que notre mouvement n'exerce pas sur les masses toute l'influence désirée ; 2<sup>e</sup> que notre force est subordonnée au chiffre de nos lecteurs ; 3<sup>e</sup> de proclamer la nécessité de répandre à l'abonnement et nos brochures et nos journaux.

La vérité fait souvent peur lorsqu'elle apparaît dans toute sa nudité : on comprend enfin qu'on n'a pas fait tout ce qu'il fallait faire, et alors, courageusement, on se met à la besogne. Cependant, nous avons des circonstances atténuantes dont il faut faire stat, après l'élementaire *men culpa*.

Nous sommes pauvres, cela vous ne le savez que trop, chers amis, et point n'est besoin, une fois encore, de redire pourquoi notre budget est si maigre.

Nous sommes pauvres, et nous avons à propager un idéal merveilleux, qui, réalisé, sécherait bien des larmes et ferait éclater une joie bien douce dans tous les coeurs. Du fond de notre cœur, nous sommes de cette indigence qui relâche dans une certaine mesure, l'avènement de la société nouvelle, bien longue, trop longue à venir, au gré de nos désirs.

De tous les journaux, c'est la presse libertaire qui détient le moins fort tirage et qui, par conséquent, à la moins de lecteurs.

Bien que la qualité soit de beaucoup préférable à la quantité, il ne serait pas immobile que nous touchions un plus grand nombre de personnes. C'est justement ce que quinze mille personnes environ, puisant chaque semaine, dans leur petit hebdomadaire, tous les enseignements et tout le confort révolutionnaire, au bon malin de leur « moral révolutionnaire ».

Ce n'est rien, on, si le mot vons choque, vous semble trop gros, pas grand chose. On est évidemment en concordance avec 15.000 camarades, débarrant de foi et d'enthousiasme, c'est vrai — à côté des millions de lecteurs — dont beaucoup n'ont pas d'idées bien définies — de la grande presse !

Sans prendre (même avec beaucoup de bonne volonté et d'énergie) ce qui se fait au sein de l'heure si on y croit — à rivaliser avec les Petit Parisien, les Matin et autres organes de même acabit, on peut tout de même espérer ce rêve — réalisable — d'englober un jour cinquante ou soixante mille lecteurs de plus, qui, peu à peu, graviraient — avec notre aide — les hauts sommets de l'arachide.

Vous souvenez-vous de la Guerre Sociale ? Il y a douze ans ? À cette époque, elle tirait à chaque ou soixante mille exemplaires. Pour l'époque, c'était un joli résultat. Ne pourrions-nous pas nous efforcer d'imiter cette défunte feuille, nous qui ne sommes pas des arrivistes et qui, contrairement aux redacteurs de cet ancien journal, dont le plupart ont enfin trouvé des sincérités — ne recherchons aucune situation de hon report et de tons réposés ?

En quelques mois, le Libertaire peut devenir un véritable quotidien assez puissant, assez influent, si chacun de nous, à partir d'aujourd'hui, veut se consacrer sérieusement à la diffusion de notre cher journal.

Il ne s'agit pas pour nous amis de se servir aux quatre vents pour contribuer à donner une impulsion nouvelle à la propagande. Voici ma proposition. Elle vaut ce qu'elle vaut et, par surcroit, n'est pas neuve. Toutefois, je pense que si, soumis à l'examen de nos camarades, on lui fait un accueil favorable, elle donnera des résultats foudroyants, et nous verrons enfin notre petit phalange grossir à vue d'œil et notre mouvement prendre une ampleur inconnue jusqu'à ce jour.

Je propose donc que, pendant une semaine, du vendredi matin, date de parution du Libertaire, au jeudi inclus, nos 15.000 fidèles amis prennent à leur compte, selon leurs moyens, 2, 3, 4, 5, 10 exemplaires du journal, qu'ils envoient volontairement sur la chaise du restaurant où ils prennent leurs repas, sur la banquette du tramway ou du métro qu'ils empruntent pour se rendre à l'atelier et au bureau.

Ces journaux ainsi abandonnés ne resteront pas longtemps sans acquéreur. Il n'est pas une seule personne qui, apercevant un journal à sa portée, n'espéraise un geste pour s'en emparer. On devine la suite. Sur la quantité, il se trouvera certainement des gens que nos idées intéresseront. Et ces nouveaux adeptes, une fois conquis, auront peut-être le jeu sacré et s'empresseront de répandre autour d'eux notre vaillant organe. Ces 15.000 amis prennent seulement deux

numéros, c'est 30.000 personnes qui seraient touchées par nos idées. Que ces 30.000 personnes, une fois converties, se mettent en devoir de catéchiser leurs amis et connaissances, on se rend compte tout de suite du joli résultat acquis.

Sans se faire d'illusions, on peut affirmer que cette méthode de propagande aurait du bon. Il serait très facile d'appréciier — un ou deux mois après — les bienheureux effets de cette semaine de propagande par les abonnements nouveaux et le chiffre de ventes des libraires et marchands de journaux.

Que pensez-vous, mes amis, de cette proposition ?

Si elle vous semble bonne, ne manquez pas de confier vos impressions à notre ami Léonin, qui, en qualité d'administrateur du Libertaire, s'intéresse tout particulièrement à la prospérité du journal.

Et si vous trouvez que ce moyen de propagande n'apporte rien à bon marché, nous le proposerons à nos amis, mes amis, des quartiers ouvriers, des chantiers, des usines, des magasins, des bureaux, des maisons de commerce, etc., etc.

Pendant que son troupneau se serrait la côte, le bon berger dégrafait la sienne — celle de son aimable partenaire.

Il s'agit d'un exclusivisme farouche envers les indisciplinés, d'un puritanisme de l'orthodoxie cégétiste. Ne blessons point sa modestie en le nommant ; il s'appelle Huyphe, secrétaire de la Fédération textile.

### Un à bon berger

Délégué par sa Fédération aux récentes grèves du Nord, nanti de solides traits de route, il partit...

Huit jours après, il n'était pas encore arrivé. On s'en forma, on enquêta — discrètement et l'on retrouva notre délégué, charmant compagnon. Depuis toute une semaine, il s'appliquait à inciquer à sa petite amie les beautés du trotskisme intégral et les rigueurs de la discipline communiste. C'est autre chose !

Après tout, simple affaire d'appréciation. Les communistes chanteront victoire, nous enregistrons, simplement, la décadence d'un gouvernement, faussement prétendu révolutionnaire, qui ne pouvait pas non s'absenter, un jour sur l'autre, au niveau des autres gouvernements.

### Simple question

Le fameux Congrès néo-communiste de Marsella s'est terminé sur un incident burlesque : la démission bruyante du Comité Directeur, de Loriot, Vauvill-Couturier, Trent et Amédée Dreyfus, à la suite de la non-réélection de Souvarine auditeur Comité Directeur.

Chacun sait que les démissionnaires ont donné à leur geste une signification politique, estimant qu'il y avait entre eux et le Congrès un désaccord théorique, doctrinal — la non-réélection de Souvarine équivalait, selon eux, à un acte de désolidarisation à l'égard des conceptions de ce dernier.

Sil en est ainsi, c'est très bien.

Mais, car il y a un mais, une question se pose. Amédée Dreyfus, par exemple, n'a pas cru devoir siéger au Comité Directeur pour y représenter un Congrès qu'il est en désaccord théorique. On se demande pourquoi, partant du même point de vue, il est resté secrétaire général de l'Humanité, avec mission précise de donner à l'organe officiel du Parti une ligne politique, théorique, qui n'est pas la sienne — puisqu'elle doit être celle du Congrès.

Serait-ce parce que le poste de secrétaire général de l'Humanité est rétribué et que celui de membre du Comité Directeur ne l'est point ? Nous serions curieux de le savoir.

### Les petits scandales

Ce sont ceux de la République, troisième du nom. Et ne croyez pas que le scandale consiste à avoir fait d'un meurtre patriote, déserteur devant l'ennemi, un sous-ministre qui a profité de sa situation pour s'enrichir étrangement au detriment de l'Etat et de la population tout entière. Ne croyez pas davantage que le scandale réside dans le fait que les grands raffineurs nient mis de pays en coupe réglée à l'abri d'un droit de douane spécialement établi à leur intention par un gouvernement à leur déposition.

Non, non, le scandale n'est pas là ! Ces choses sont si courantes qu'il norme sous notre beau régime. Qui le contrarie se fût produl, c'est cela qui serait scandaleux. Dieu merci, il n'en est pas ainsi.

Le scandale, le vrai, c'est qu'en Vénitie soit en prévention de conseil de guerre, soit les administrateurs de la raffinerie Say soient sous le coup de poursuites pour spéculation illicite !

Heureusement, pour le régime, qu'il ne s'agit là que d'un amusement à l'usage de Populo. Tout cela finira bientôt mal.

Le scandale que les électeurs eux-mêmes finiront par comprendre qu'ils ont à faire de leurs bulletins de vote, un usage plus intéressant, sinon plus particulier. Vous verrez que les éléphants flétrissent, les hommes s'aperçoivent enfin, que l'autorité est là.

Il comprendront, et les fâches leur auront coûteusement démontré, qu'il n'y a pas deux autorités, une nuisible, l'autre bienfaisante, mais l'autorité ; qu'il n'y a pas deux militarisations, un tricolore qui est néfaste, et l'autre rouge qui est subtile, mais une seule chose monstrueuse : le militarisme.

De même qu'il n'y a pas une forme de capitalisme préférable à une autre, mais le Capitalisme dans tous les cas synonyme d'exploitation, d'oppression.

Mais voici qu'il se produit une chose beaucoup plus forte. Voici que les anarchistes commencent à s'apercevoir — non, ce n'est pas tout à fait exact — mais commencent à manifester, ce qui est mieux, une volonté d'organisation, de coordination des efforts qui est vraiment de bonne ouverture et qui va mettre le mouvement anarchiste à la place qui lui revient dans la marche au progrès social.

Car, n'en déplaise aux prophètes de malheur, qui « n'attendent rien d'une transformation sociale », au contraire, et aussi « cuistines » qui seront nos déstabilisateurs futurs, nous n'en persistons pas moins à affirmer, nous avons de bonnes raisons pour cela, que la société capitaliste, quelles que soient les palliatifs employés pour la sauver, succombera sous le poids de ses crimes et sous nos coups répétés.

Certes, nous désirerions que le but soit atteint le plus promptement possible. Est-ce parce qu'il semble lointain, parce que le chemin nous apparaît tortueux et malaisé que nous devons jeter là le sac et le bâton ?

Est-ce pour cela qu'ils nous faut nous engager dans l'ouraie ombrage, nous sauter hors d'hypocrisies et de bassesses, et à la faveur d'une chance, vers les sommets où planent ses semblables : les gouvernements bourgeois. Le voici reconu offusquement par Pierre MUALDES.

### Décadence

Ainsi donc, c'est un fait acquis. Le gouvernement bolchévique continue sa marche ascendante... vers les sommets où planent ses semblables : les gouvernements bourgeois.

Le voici reconnu offusquement par Pierre MUALDES.

Aux Hasards du Chemin

les gouvernements alliés et invités à participer à la conférence de Gênes.

Nos communistes éprouvés vont crier victoire ! C'en sera une, pour eux, en effet, puisqu'ils demandent depuis des années, la reconnaissance du gouvernement russe.

Victoire gouvernementale ? Mais très certainement ! Victoire prolétarienne et révolutionnaire ?

Après tout, simple affaire d'appréciation.

Les communistes chanteront victoire, nous enregistrons, simplement, la décadence d'un gouvernement, faussement prétendu révolutionnaire, qui ne pouvait pas non s'absenter, un jour sur l'autre, au niveau des autres gouvernements.

...L'Union syndicale italienne ne veut plus rien savoir de l'adhésion à l'Internationale des politiciens de Moscou. Alors que font ceux-ci ? Ils font saboter l'Union syndicale par un triste individu nommé Vecchi, lequel, n'ayant pas un sou, a trouvé du travail au lendemain des fonds pour écrire un journal à la résistance et de ne pas se laisser voler.

Elle dénote même une certaine naïveté quand elle conseille aux travailleurs de se préparer à la résistance et de ne pas se laisser voler.

Elle rappelle la campagne faite par la C.G.T. pendant la guerre, en faveur de l'augmentation des salaires. Décidément, les chefs syndicalistes, depuis 1914, se montrent bien maladroits quand ils s'élèvent publiquement contre le régime qui brime et exploite les prolétaires.

...A Ancône vient d'avoir lieu une controverse entre Borghi, de l'Union syndicale italienne, et le député communiste Cornelio. Celui-ci a battu à plate couture. Puis, ayant fait usage de la calomnie pour suppléer à l'insuffisance d'arguments, il dut quitter la salle sous les huées de milliers de manifestants.

A retenir cette déclaration de Borghi : « J'ai vu en Russie Lepetit et Vergéat, lorsqu'ils revinrent d'Ukraine. C'étaient des antidictateurs enragés. Et leur disparition dans la mer de Mourmanie est inexplicable. Leur antidictature dépassait celle de tous les anarchistes de différentes nationalités qui étaient à Moscou. Et Lepetit était un anarchiste syndicaliste, Vergéat, lui, était un organisateur syndicaliste-anarchiste ». On le voit, le doute, sur la disparition de nos deux camarades est au cœur de tous les anarchistes. Vergéat et Lepetit, revenant de Russie, font face contre la dictature, étaient, aux yeux des dictateurs de Moscou, des contre-révolutionnaires...

...Nous l'avons déjà dit : la vie d'Umanita Nova, quotidien anarchiste italien, est en péril. Le bilan mensuel boucle par un déficit de plusieurs dizaines de milliers de francs. Camarades italiens, n'attendez pas qu'il soit trop tard pour lui venir en aide. Envoyez-y votre obole régulièrement. Abonnez-vous : un an, 96 francs italiens; six mois, 50 ; trois mois, 27. Administration : case postale 410, Rome. Il ne faut pas donner à nos camarades la joie de sa disparition.

## LA GREVE DE L'IMPOT

L'Union des Syndicats de la Seine, par voie d'affiche, proteste contre l'impôt sur les salaires et invite le prolétariat à faire la grève de l'impôt. J'ai lu attentivement cette affiche, elle n'a, ma foi, rien de subversif. Elle dénote même une certaine naïveté quand elle conseille aux travailleurs de se préparer à la résistance et de ne pas se laisser voler. Elle me rappelle la campagne faite par la C.G.T. pendant la guerre, en faveur de l'augmentation des salaires. Décidément, les chefs syndicalistes, depuis 1914, se montrent bien maladroits quand ils s'élèvent publiquement contre le régime qui brime et exploite les prolétaires.

Je m'explique. Hier, la C.G.T. se trompait, sincèrement peut-être en soutenant les grèves qui avaient en vue l'obtention de salaires de plus en plus élevés. Elle oubliait son rôle, celui de toujours manifester pour la suppression du salariat. En encourageant les travailleurs à réclamer une meilleure rétribution de leurs services elle trahissait leurs intérêts et elle défendait ceux de la classe possédante. Pendant que l'ouvrier ou l'employé gagnait 10, 15 ou 20 francs de plus par jour de travail, la guerre se prolongeait au détriment de ceux qui la faisaient et l'alimentaient, c'est-à-dire les prostitués de toujou

rs, les grèves qui avaient en vue l'obtention de salaires, renchérissaient sans cesse et la pauvre bougre de l'arrière avait tout juste l'illusion de l'aisance. Il gagnait plus, c'est entendu, mais la puissance d'achat de l'argent qu'il obtenait au prix de grèves criminelles (criminelles parce qu'elles n'arrêtaient pas le crime légal, elles le nourrissaient) diminuait sans cesse. Les patrons, d'ailleurs avaient tout intérêt à mieux rétribuer leurs salariés. La vie, malgré l'augmentation des salaires, renchérissait toujours, il fallait bien donner aux travailleurs la possibilité de consommer, c'est-à-dire d'entretenir la commerce et l'industrie. La production ne se conçoit qu'en vue de la consommation qui travaille pour le capitaliste. Ne pas donner aux consommateurs qui sont presque tous des exploitants a empêché de plusieurs dizaines de milliers de travailleurs italiens d'atteindre leur niveau de vie.

...Aujourd'hui l'Union des Syndicats de la Seine me paraît suivre les mêmes errements. La grève de l'impôt n'est qu'un grand mot qui peut emballe momentanément les travailleurs, servir la propagande syndicaliste en grossissant le nom des syndicats (la qualité n'y gagne rien) mais c'est tout.

C'est une pure illusion de croire qu'en refusant de payer l'impôt sur les salaires, le travailleur ne sera plus volé. Les chefs syndicalistes sont assez averts pour ne pas ignorer que le prolétariat continuera à faire bien que ne payant pas l'impôt.

Il y a une nuance qu'il importait de préciser — car elle eût pu donner une mauvaise interprétation de nos intentions. Nous voulions établir sur la terre un règne d'égalité, de liberté et de justice. Nous voulions une révolution sociale basé sur la libre expansion des producteurs et dans lequel il ne sera plus possible l'existence des classes parasites.

Le syndicalisme révolutionnaire répudiant toute ingérence politique déclare se suffire à lui-même et avoir pour but l'instauration du communisme libertaire.

Seule la classe ouvrière possède en elle-même toutes les possibilités et les espérances. Inévitablement viendra le moment de la révolution, lorsque les forces de la classe ouvrière et les administrateurs qui empêchent la libre expansion des producteurs et dans lequel il ne sera plus possible l'existence des classes parasites.

Le syndicalisme révolutionnaire répudiant toute ingérence politique déclare se suffire à lui-même et avoir pour but l'instauration du communisme libertaire.

Seule la classe ouvrière possède en elle-même toutes les possibilités et les espérances. Inévitablement viendra le moment de la révolution, lorsque les forces de la classe ouvrière et les administrateurs qui empêchent la libre expansion des producteurs et dans lequel il ne sera plus possible l'existence des classes parasites.

Le syndicalisme révolutionnaire répudiant toute ingérence politique déclare se suffire à lui-même et avoir pour but l'instauration du communisme libertaire.

Le syndicalisme révolutionnaire répudiant toute ingérence politique déclare se suffire à lui-même et avoir pour but l'instauration du communisme libertaire.

Le syndicalisme révolutionnaire répudiant toute ingérence politique déclare se suffire à lui-même et avoir pour but l'instauration du communisme libertaire.

Le syndicalisme révolutionnaire répudiant toute ingérence politique déclare se suffire à lui-même et avoir pour

tous... les esclaves. D'ailleurs, les salariés peuvent dès demain obtenir satisfaction, ils ne s'en porteront pas mieux et ils continueront à payer tout l'impôt sur le salaire mais tous les impôts directs et indirects ou pour mieux dire l'impôt.

Les chefs syndicalistes le savent comme moi et me donner du mal pour le leur apprendre ce serait je crois, faire une grosse injure à leur entendement. Oui, ils n'ignorent pas les dangers des phénomènes d'incidence et de répercussion en matière d'impôt. Ils n'ignorent pas que, quand un individu, un commerçant par exemple, est frappé d'une taxe quelconque, il rejette tout le poids de cette taxe sur un autre, de sorte que ce n'est pas lui, qui en réalité, est frappé et paie l'impôt, il en fait seulement l'avance. Tout le poids de l'impôt, de répercussions en répercussions, de translations en translations, retombe finalement sur celui qui le passe (probablement) son travail manuel ou intellectuel. Quand l'Etat a fixé l'impôt que devront payer les commerçants et les industriels, ceux-là mettent cet impôt sur leurs factures sous forme d'accroissement du prix de vente, le client le paiera.

Lorsque les législateurs ont déterminé l'impôt foncier que les « vauroux » devront payer, ceux-ci calculent, en conséquence, le prix de location de leurs immeubles, et les locataires, sous forme d'augmentation du prix du loyer, paient également cet impôt. Il sera facile de multiplier les exemples de ce genre.

Il est indiscutable, qu'en définitive, c'est le consommateur qui paye l'impôt. Et le consommateur qui le paie effectivement, c'est celui qui n'a, pour vivre, d'autres ressources que son travail.

#### FABRICE.

## VOLEURS

Nancy, 8 janvier 1922. — Pour avoir, dans un article paru dans le *Reveil Ouvrier*, encouragé les producteurs à prendre possession des usines, des moyens de production et de ne compter que sur eux pour s'assurer le vêtement, le logement, la nourriture, etc., notre camarade Jacquemin a été condamné à deux mois de prison. Il doit être incarcéré le 9 janvier.

Voici aussi un militant retrouvé pour des semaines de la vie de famille, du milieu où il vit et qu'il aime, ne peut qu'indigner un homme qui pense.

« Excitation au vol et au pillage », tel est le motif invoqué pour condamner Jacquemin.

Ainsi, dire aux ouvriers de garder pour eux l'usine qu'ils ont construite de leurs mains, l'usine qui ne produit que pour eux, leur dire de garder ce qui leur appartient, c'est les pousser au vol !

On ne voit que ce qu'on ne produit pas. Il n'y a de voleurs que les exploiteurs de la classe laborieuse. Mais vous, juges, machines à condamner, de quel droit priviliez-vous un honneur de la misère des éléments, de l'air et de la lumière, de la nature offre à tous les êtres ?

Deux de la liberté d'autrui, voilà ce que vous êtes, les juges, comme les pâques sont les voleurs du travail de leurs loyés.

Ne parlez pas de vol, bourgeois et souvenez-vous de la bourgeoisie ; il n'y a de voleurs que vous.

André REYMOND.

## Notre Budget

Recettes et dépenses du mois de décembre

Recettes du mois :	
Abonnements et réabonnements	3.823 25
Vente au numéro	3.478
Souscriptions	1.969 60
Total des recettes	8.760 85
En caisse le 1 <sup>er</sup> décembre	3.599 40
Total général	12.300 25
Dépenses du mois :	
Imprimerie	3.803 05
Papier	3.257 60
Frais d'expédition	1.395 80
Timbres	118 95
Opérations de change	160
Frais divers	429 85
Administration	1.200
Total des dépenses	10.353 05
En caisse le 1 <sup>er</sup> janvier	2.007 20

Voici les trois causes qui engendrent la crise de notre Parti.

Que veut donc l'opposition ? Quel est son mérite ? Son mérite est de porter devant le P. C. ces questions du jour, de formuler ce qui fermente sourdement dans les masses et les entraîne de plus en plus loin du Parti Communiste ; de créer sans crainte et clairement à la face du Parti : « Regardez et réfléchissez ; ou nous conduisez-vous à la mort ! »

Mauvaise sera la situation du P. C. si la colonne vérifiable de la dictature, la classe ouvrière, reste d'un côté et le Parti de l'autre. Lé est le péril de la Révolution. La tâche du Parti au moment de la crise actuelle, c'est de se rendre franchement compte de ses erreurs et d'écouter le sain appelle de l'opposition ouvrière ; de reconstruire et développer les forces productives du pays en utilisant l'esprit créatif, ce battage de tréteaux n'ont été organisés que pour redorer le blason des gens

## Gaston Rolland n'ira pas au bagné

Le Comité de Défense Sociale a un grand défaut : il est modeste.

Si comme quantités de groupes, partis, associations, il avait utilisé la meilleure partie de ses fonds à se tailler de la réclame, à publier des journaux, ou à faire des courtoisies, il n'aurait pas, comme cela lui arrive fréquemment, à subir des reproches et à laisser subsister des erreurs que proposent souvent des camarades qui ignorent tout de ses travaux.

De temps à autre, rarement, trop rarement, un bulletin paraît, qui ne peut enregistrer qu'une toute petite partie de la besogne accomplie.

Et c'est ainsi que pour d'autres, nous tirons, souvenez-vous, les marrons du jeu.

S'il était donné d'exaire des centaines de dossier toutes les affaires qui ont été soutenues favorablement par les soins du Comité, et que tant d'autres ont fait mousser pour leur propre compte, on pourrait voir par quoi l'agitation a été faite et les résultats obtenus.

Puis-je citer quelques grosses affaires ? L'affaire des Obaïas — bombe de la rue de Béhan — entre le macaque espagnol et l'accouplement général obtenu, la franc-maçonnerie s'en glorifie comme venant d'elle.

L'affaire Roussel-Aernoul, où pendant cinq années, le Comité, où pendant près de 3 ans — menu l'agitation, et se voyait refuser le concours des socialistes d'épouse, qui avaient peur de se compromettre dans une affaire où Roussel était inculpé d'assassinat... !

Le mouvement formidable lors du retour du corps d'Aernoul, que Briand n'accorde qu'à la troisième demande que formula le Comité, est encore présente à la mémoire de tous. L'accouplement de Roussel, son retour parmi nous, où il cenvre chaque jour pour ceux qui, comme lui, souffrent dans les gênes, a été pour tous ceux qui préfèrent leur appui au Comité la récompense de leur dévouement inlassable.

Roussel ne fut pas plaisir rendu à la liberté que ceux qui l'avaient rejeté d'abord, néanmoins si longtemps, s'en firent un drapéau et revendiquèrent la gloire de l'avoir arraché du bagné.

Nous laissons dire ! Que nous importait que les socialistes d'alors, veulent attirer à eux tout le bénéfice de cette agitation qui pendant cinq années remua le monde du travail.

Ce fut aussi l'affaire Péan.

Il m'en souviens comme si c'était hier. Il était dix heures, un soir, lorsque je vis arrivé chez moi, Thullier. Une dépêche venait de parvenir au Comité. Là-bas, au Maroc, un homme accusé d'avoir tiré sur un capitaine, allait être fusillé. Nous ignorions tout de cet homme, nous savions seulement qu'il allait mourir et que notre correspondant affirmait son innocence. Pas une minute à perdre, Péan avait encore quatre jours à vivre.

Une heure après, nous étions à la Bataille Syndicale — la bonne — celle qui n'avait pas encore nettoyé les entichambres ministérielles. Quarante lignes en bonnes place, un appel vibrant de surseoir à l'exécution, puis une démarche de notre avocat, Dupré, à la présidence, et 45 heures après, un ordre du sursis et d'information complémentaire parvenu au Maroc.

La campagne d'agitation dura près de trois années. Elle fut la continuation de celle faite pour Roussel, contre le conseil de guerre et les bagnoles.

La révision du procès fut ordonnée. La guerre éclata, et en 1915, Péan comparaisait à nouveau devant le conseil à Alger. Dispersion par la guerre, le restant de la peine de prison, un appel vibrant de surseoir à l'exécution, puis une démarche de notre avocat, Berthoin, à la présidence, et 45 heures après, un ordre du sursis et d'information complémentaire parvenu au Maroc.

Veuillez agréer...

de Moscou, qui font de la réclame pour leurs produits électoraux.

Mais que nous importe ? Sauvons-les d'abord, le reste ne compte pas.

Je m'excuse d'être si long, mais tout cela m'est revenu avec bien d'autres cas aussi intéressants, en lisant l'article de Bernard André, dans le dernier numéro de *Libertaire*, concernant le cas de G. Rolland.

Si, comme je le disais au début, nous étions partisans du tam-tam, de la grosse publicité, nous aurions évité cet article au camarade B. André, ou tout au moins le fit, très aimable, je le reconnais, qui demandait au Comité de faire tout son devoir.

Il y a des mois qu'au Comité nous nous occupons de Rolland, comme de Götting, comme de beaucoup d'autres. Seulement, y a deux façons de faire de la besogne : la première : agitation violente, révoltes descendantes dans la rue, démonstration ; la seconde : démarches de nos avocats, pression pour réduction de peine, demandes de grâces faites par les défenseurs, travail d'institut.

Il y a des mois qu'au Comité nous nous occupons de Rolland, comme de Götting, comme de beaucoup d'autres. Seulement, y a deux façons de faire de la besogne : la première : agitation violente, révoltes descendantes dans la rue, démonstration ; la seconde : démarches de nos avocats, pression pour réduction de peine, demandes de grâces faites par les défenseurs, travail d'institut.

On va à la veillée ou non, il y a des condamnations qui nécessitent du doigté. Si nous n'écoulons souvent que nos tempéraments, nous brisons les vitres et le résultat pour ceux qui souffrent n'aurait peut-être pas de résultats immédiats.

Un Comité, tout en conservant notre liberté, nos tendances, notre philosophie, force nous est d'étudier la façon la plus pratique pour faire aboutir nos désirs.

Et puis la masse est si avachie, si vénale, si divisée, que nos tempéraments, nous brisons les vitres et le résultat pour ceux qui souffrent n'aurait peut-être pas de résultats immédiats.

Le mouvement formidable lors du retour du corps d'Aernoul, que Briand n'accorde qu'à la troisième demande que formula le Comité, est encore présente à la mémoire de tous. L'accouplement de Roussel, son retour parmi nous, où il cenvre chaque jour pour ceux qui, comme lui, souffrent dans les gênes, a été pour tous ceux qui préfèrent leur appui au Comité la récompense de leur dévouement inlassable.

Roussel ne fut pas plaisir rendu à la liberté que ceux qui l'avaient rejeté d'abord, néanmoins si longtemps, s'en firent un drapéau et revendiquèrent la gloire de l'avoir arraché du bagné.

Nous laissons dire ! Que nous importait que les socialistes d'alors, veulent attirer à eux tout le bénéfice de cette agitation qui pendant cinq années remua le monde du travail.

Ce fut aussi l'affaire Péan.

Il m'en souviens comme si c'était hier. Il était dix heures, un soir, lorsque je vis arrivé chez moi, Thullier. Une dépêche venait de parvenir au Comité. Là-bas, au Maroc, un homme accusé d'avoir tiré sur un capitaine, allait être fusillé. Nous ignorions tout de cet homme, nous savions seulement qu'il allait mourir et que notre correspondant affirmait son innocence. Pas une minute à perdre, Péan avait encore quatre jours à vivre.

Une heure après, nous étions à la Bataille Syndicale — la bonne — celle qui n'avait pas encore nettoyé les entichambres ministérielles. Quarante lignes en bonnes place, un appel vibrant de surseoir à l'exécution, puis une démarche de notre avocat, Dupré, à la présidence, et 45 heures après, un ordre du sursis et d'information complémentaire parvenu au Maroc.

La campagne d'agitation dura près de trois années. Elle fut la continuation de celle faite pour Roussel, contre le conseil de guerre et les bagnoles.

La révision du procès fut ordonnée. La guerre éclata, et en 1915, Péan comparaisait à nouveau devant le conseil à Alger. Dispersion par la guerre, le restant de la peine de prison, un appel vibrant de surseoir à l'exécution, puis une démarche de notre avocat, Berthoin, à la présidence, et 45 heures après, un ordre du sursis et d'information complémentaire parvenu au Maroc.

Veuillez agréer...

Le Général chef de la Maison Militaire du Président de la République :

Illisible.

Dix ans de réclusion !... C'est beaucoup, c'est trop encore pour Rolland, malade, anémique, tuberculeux.

Mais nous avons la consolation de l'avoir avec nous, de le savoir près de nous, de pouvoir à chaque heure connaître sa situation, son état, son état physique, ses peines...

Le temps passe. Nous les changons. La Compagnie promet, et je m'engage ici pour lui, de faire obtenir à Rolland des réductions de peine de veiller sur lui, et d'arriver contre qui conte, par nos démarches et par l'agitation même si c'est nécessaire, à ce que notre camarade soit rendu à la liberté.

Tous nos camarades nous font confiance, qu'ils nous aident d'abord, de leur concours, au lieu de critiquer, et d'au- ront résultats viendront s'ajouter aux résultats obtenus par le Comité de Défense Sociale.

Depuis trois mois, le Comité a fait acquitter quatre prévenues pour désertion ou faits militaires ; des réductions de peine de 10 à 20 ans, pour des tentatives d'assassinat, et si l'assassinat n'a pas réussi, il faut arracher une victime à la justice bourgeoise, ou attirer une peine pour celui qui s'est dressé contre la société.

Péan fut accuqué et il y a encore, il le doit au Comité de Défense Sociale qui suivit son affaire jusqu'au bout.

Là encore, la Ligue des Droits de l'Homme, qui n'est pas jointe à nous que vers la fin, revendiquera dans une brochure la victoire sauve, elle seule, la discipline.

Le morceau de chèvre étiqueté qu'on a ajouté à ce repas du main est loin d'être suffisant, et souvent à ce point dur et coriace qu'il faudrait les dents d'un chien pour le mastiquer.

A une heure et quart, reprise du travail aux champs — quel que soit le temps — jusqu'au moment où le soleil disparaît de l'horizon.

Ainsi, pendant l'été, à huit heures du soir, quand la puissance des derniers rayons s'élargit sur la terre brûlante encore et qu'il s'exalte cette sorte de tiède vapeur qui achève d'anciner les plus robustes adultes, on voit encore se profiler, sous le ciel d'Afrique, la silhouette lamentable de ces pauvres petits martyrs, les reines courtes sur les sillons.

Le répit de chèvre étiqueté qu'on a ajouté à ce repas du main est loin d'être suffisant, et souvent à ce point dur et coriace qu'il faudrait les dents d'un chien pour le mastiquer.

C'est une soupe plafonnée qui devient, pendant les étés de Tunisie, une véritable fournaise, et où le thermomètre extrége à certains jours des températures supérieures à 45 degrés.

Les fétaines de ce galeas sont à peine plus grandes que des hublots et les enfants n'ont à respirer qu'un air insuffisant, surchauffé, et terriblement insalubre.

Ajoutez à cela la légion innombrable de parasites, pièces, crevasses, punaises, mouches, qui pullulent, en Afrique, et vous aurez la tableau fidèle des souffrances endurées par les pauvres petits enfants que le Joly Cocco, de l'Académie des sciences immortales, envoie à l'expérience de spécialistes balafres, pour l'organisation de l'économie féodale. Et cela a aussi historiquement raison.

Nous possédons un magnifique instrument qui nous permet de choisir le chemin le plus court pour obtenir la victoire ouvrière : c'est la conception marxiste de l'histoire. Mais il faut l'utiliser.

Comment le groupe de Boukharien est-il assez myope pour affirmer que la question des syndicats n'a en ce moment d'importance assez grande, ni théorique, ni pratique ?

C'est une question d'importance égale, sinon plus grande que celle de la conquête du pouvoir par le prolétariat.

Comment le groupe de Boukharien est-il assez myope pour affirmer que la question des syndicats n'a en ce moment d'importance assez grande, ni théorique, ni pratique ?

C'est une question d'importance égale, sinon plus grande que celle de la conquête du pouvoir par le prolétariat.

C'est une question d'importance égale, sinon plus grande que celle de la conquête du pouvoir par le prolétariat.

C'est une question d'importance égale, sinon plus grande que celle de la conquête du pouvoir par le prolétariat.

C'est une question d'importance égale, sinon plus grande que celle de la conquête du pouvoir par le prolétariat.

C'est une question d'importance égale, sinon plus grande que celle de la conquête du pouvoir par le prolétariat.

C'est une question d'importance égale, sinon plus grande que celle de la conquête du pouvoir par le prolétariat.

C'est une question

# la discipline

organisent leurs théâtrales conférences en vue du désarmement.

Populo attend sous l'orme.

Les diplomates concluent que les pays les

plus grands ne désarmeront pas, parce qu'ils

désirent la paix. Autrement ça serait le chômage pour les milliers d'ouvriers qui ma-

nufacturent les engins et les matières utiles

à donner la mort et à détruire les objets né-

cessaires à l'existence.

Bénévolement les forts Etats se réservent

une intense fabrication de canons, de pou-

des, se conservent des superdreadnoughts à

tonnages considérables.

Bigre ! Si avec tous les nouveaux arme-

ments ce n'est pas la Fraternité Universelle.

Que faudra-t-il inventer ?

Dans le concert harmonieux des diploma-

tes, on entend bien aboyer quelques cabots,

qui trouvent maigres les os que leur laissent

les roubards.

France, Italie, prétendent être rouleés par

les Anglais et les Américains, les Japonais

mentrent les dents.

La passion du meurtre peut-elle avoir une

limite ?

La guerre est... évidemment la raison au

service protecteur des intérêts capitalistes qui

font travailler les va-nu-pieds en les exploi-

tant normalement.

Lequel ? parmi les imbeciles (j'allais écri-

re : « Électeurs ») qui se mettent un bandeaup

sur les yeux, ne croira pas que le blanc est noir

puisque les conférences pour le désarmement

nous donnent par A+B que pour la paix il

fallait la guerre qui enfantera l'Amitié.

Dans ce qu'il accordent aux journaux de

publier nos bons bergers prouvent que c'est

pour le bien que chacun civilise (et com-

ment) les Marocains, les Slaves, les Indiens,

etc. Et que pour désarmer, on doit armer.

Dans leur communiqué, ils ajoutent que, si

par hasard (comme en 14) la bataille est né-

cessaire, elle se fera dans les principes que

la conférence du désarmement édictera ; elle

sera loyale, dans les règles et l'on pourra

se quer convenablement, sans barbarie. La

guerre se fera noble comme au temps des

mousquetaires qui avaient de l'éducation

grise au paysage en criant : « Dictature ! Dicta-

ture ! »

Oui, mais... Le train s'arrête. Le chef-

convoyeur fait descendre tout le monde. A

droite, alignement. Comptez-vous quatre.

Il faut de l'ordre dans le détachement,

sans quoi, rien ne va plus. Les officiers

en première, les sous-offis en seconde, et les

autres en troisième ou dans les wagons à bestiaux. Il faut de la discipline, sacre-

dieu !

Et d'autres termes, des fous ont ima-

gini d'apporter la dictature au sein du par-

lement de la dictature. Présidium, contrôle de

la presse, exécution des ordres reçus,

etc.

Et on a vu cette chose, oui, on l'a vue

ou plutôt entendue. Des communistes au-

toritaires dictatoires ont rouspétré. On

voulait leur imposer la dictature, voyez-

vous ça ? Le délégué de Crémel, au Con-

grès de la Seine, a osé dire qu'on « les

prenaient pour des crétins incapables de

comprendre ».

Quel tollé, mes frères. C'était presque une révolution. Les dictateurs ont mordu la poussière. Ce leur apprendra, à ceux-là à connaître mieux leurs troupes.

Mon petit rentier aimait le travail des autres. Eux sont à genoux devant la dicta-

ture, inutile à une condition, c'est qu'ils l'exercent sur les autres et qu'on ne la leur impose pas.

L'autorité, voyez-vous, c'est une chose que l'on voit en noir ou en rose, suivant qu'on doit la subir ou qu'on a la faculté de la faire subir aux autres.

On est venu au Parti pour être des chefs et non des esclaves. Qu'on s'étiquete comme communiste, ou réformiste, ou radical, ou tout ce que l'on voudra, ça n'empêchera pas l'esclavage de raisonner autrement que le malice.

Tu l'as oublié, mon vieux Loriot, et ça ne fait pas honneur à ton intelligence.

N'oublie pas, dans tes réflexions amères, que si demain, ton Parti prenait le pouvoir, le peuple qui continuera à travailler pour engrangier ses chefs communistes ne verrait pas la chose du même côté de la longnette que vous autres.

Georges BASTIEN.

## Voyages en Premières

Ils s'en offrent des balades à Londres, à Washington, à Cannes pour traiter le désarmement ! C'est un intermède après l'affaire Landru.

Ils peuvent y aller, car paraît-il d'après quelques critiques, la galette ne sort pas de leur poche. Ne parlez pas de mettre à exécution l'impôt sur le salaire des esclaves ?

Si vous ne saisissez pas la nécessité de ces déplacements, je vous l'annonce : les dirigeants ne veulent plus de guerres.

Ils comprennent que le peuple bêtant aurait certainement préféré autre chose que l'abattoir de 1914, mais, électeur il acquiesça. Il l'est encore et obéit toujours aux manitous permanents qui pensent pour lui.

Ne s'est-on pas assassiné pendant quatre ans pour, disaient-ils au peuple : la fin des guerres.

Fichtre, depuis la paix, les alliés se tendent des mains fraternelles, pour se partager domaines et fortunes des ennemis ; c'est la loi du plus fort.

Avec le canon on maintient la paix sur la Ruhr, en Pologne, en Cilicie, au Maroc ; en Irlande, aux Iles, en Egypte, on la conserve avec la mitrailleuse.

Mais n'en parlons pas, toutes les expéditions militaires ne sont fondé que des pécadi- lles, pour entretenir, contre la rouille, les lames des gens de métier.

Vouloir la paix et laisser mourir de faim les professionnels de la guerre serait inhuma- main ; on ne peut renvoyer planter des pa- talets et semer des bûches des gaillards coûta- ges qui ne pratiquent que le maniement du sabre.

Il faut bien entretenir la noble corporation des armes : les beaux guerriers aux éteintantes costumes, chamarres de croix de mélange, de cordons, fiers polichinelles dorés.

On a de la peine à comprendre qu'il est des indifférents qui n'ont aucune considération pour la ferblerie honniveuse des guer- tiers, et qu'il a existé des « malfaiteurs » qui refusèrent d'aller se battre, de tuer pour en recevoir un bienasse décompt. Il est même une jeune génération, qui à la vue du bûcher des estropiés, aveugles, manchots, bégaiards, ne comprend absolument rien de tous les biensfaits que nous lègue la guerre.

Au-dessus de tout, il y a l'évident besoin de crouter ; je me suis laissé convaincre que le populo veut labourer la terre, construire des maisons, faire des outils utiles. Le peuple montre son épaisseur des suites de la grande victoire qui l'obligent à payer les frais de la casse et l'entretien des pensions aux ser- viteurs du bon père l'Etat.

Claivoyants, les gouvernements s'en aper- cevaient, ils sympathisaient à la fatigue des tra- vaillleurs qui font bouillir la marmite, ils compri- rent que leur permet de se goinfrer, ils compri- rent la misère générale des producteurs.

Fatras de ce fait ils agissent à présent,

organisent leurs théâtrales conférences en vue du désarmement.

Populo attend sous l'orme.

Les diplomates concluent que les pays les plus grands ne désarmeront pas, parce qu'ils désirent la paix. Autrement ça serait le chômage pour les milliers d'ouvriers qui manufac- turent les engins et les matières utiles à donner la mort et à détruire les objets né- cessaires à l'existence.

Bénévolement les forts Etats se réservent une intense fabrication de canons, de pou- des, se conservent des superdreadnoughts à tonnages considérables.

Bigre ! Si avec tous les nouveaux arme-

ments ce n'est pas la Fraternité Universelle.

Que faudra-t-il inventer ?

Dans le concert harmonieux des diploma-

tes, on entend bien aboyer quelques cabots,

qui trouvent maigres les os que leur laissent

les roubards.

France, Italie, prétendent être rouleés par

les Anglais et les Américains, les Japonais

mentrent les dents.

La passion du meurtre peut-elle avoir une

limite ?

La guerre est... évidemment la raison au

service protecteur des intérêts capitalistes qui

font travailler les va-nu-pieds en les exploi-

tant normalement.

Lequel ? parmi les imbeciles (j'allais écri-

re : « Électeurs ») qui se mettent un bandeaup

sur les yeux, ne croira pas que le blanc est noir

puisque les conférences pour le désarmement

nous donnent par A+B que pour la paix il

fallait la guerre qui enfantera l'Amitié.

Dans ce qu'il accordent aux journaux de

publier nos bons bergers prouvent que c'est

pour le bien que chacun civilise (et com-

ment) les Marocains, les Slaves, les Indiens,

etc. Et que pour désarmer, on doit armer.

Dans leur communiqué, ils ajoutent que, si

par hasard (comme en 14) la bataille est né-

cessaire, elle se fera dans les principes que

la conférence du désarmement édictera ; elle

sera loyale, dans les règles et l'on pourra

se quer convenablement, sans barbarie. La

guerre se fera noble comme au temps des

mousquetaires qui avaient de l'éducation

grise au paysage en criant : « Dictature ! Dicta-

ture ! »

Oui, mais... Le train s'arrête. Le chef-

convoyeur fait descendre tout le monde. A

droite, alignement. Comptez-vous quatre.

Il faut de l'ordre dans le détachement,

sans quoi, rien ne va plus. Les officiers

en première, les sous-offis en seconde, et les

autres en troisième ou dans les wagons à bestiaux. Il faut de la discipline, sacre-

dieu !

Et d'autres termes, des fous ont ima-

gini d'apporter la dictature au sein du par-

lement de la dictature. Présidium, contrôle de

la presse, exécution des ordres reçus,

etc.

Et tout cela, sous l'orme.

Populo attend sous l'orme.

## "La Revue Anarchiste"

Quinze jours au plus nous séparent de la date à laquelle paraîtra le premier numéro de cette Revue si impatiemment attendue et entourée déjà des sympathies les plus vives.

Nous voici tout près des MILLE ABONNES</